

AVANT-PROPOS

« Il faut apprendre à comprendre. » La formule de Lafcadio Hearn (1871-1904) – l'un des premiers Occidentaux à avoir écrit sur le Japon à la fin du 19^e s. – est le meilleur conseil à donner au nouvel arrivant. Mais « apprendre à comprendre » suppose du temps. Une durée d'où sourd une connaissance qui s'acquiert moins dans les livres que par la fréquentation des lieux et des êtres. Un temps qui le plus souvent fait défaut au voyageur. Du moins, peut-il éviter deux pièges qui le guettent : les clichés et une apparente proximité par une modernité qui incite à penser qu'il suffit pour comprendre ce pays de plaquer nos références – oubliant qu'il vient d'une autre histoire.



Un des visages de Tokyo, la mégapole toujours en mouvement.

Excepté la période de la guerre (et son cortège d'atrocités), l'approche du Japon a été largement culturaliste – revenant à épingler de supposés invariants. Une vision nourrie de quelques archétypes – le samouraï et la geisha, dont les ombres occultent l'image de l'homme et de la femme nipponne – et d'idiosyncrasies occidentales sur un supposé « esprit japonais » évacuant l'histoire et sa complexité ainsi que les valeurs et les traditions d'autres couches sociales que celle du guerrier et de la courtisane. Selon les époques, nos représentations oscillent entre un Japon mièvre et minaudant et un autre brutal ou productiviste.

UNE MODERNITÉ DÉROUTANTE

Le second piège tient à la modernité de ce pays. *A priori*, il paraît proche : État de droit, infrastructures, modes de vie, valeurs démocratiques et libertés fondamentales... Rapidement, le voyageur découvrira que le Japon dérouté par cette fausse proximité.

Sa modernité est émule de celle de l'Occident mais elle ne peut se réduire à un simple décalque. Ainsi, la démocratie

japonaise n'est-elle pas une importation américaine. L'occupation (1945-1952, voir p. 68) a permis une démocratisation mais les idées libérales – voire socialistes – avaient pris racine dans l'archipel dès la fin du 19^e s. et la dérive militariste n'avait pas réduit à néant cette maturation de la pensée politique. C'est bien pourquoi les Japonais « épousèrent » si bien la défaite, pour paraphraser le titre d'un des livres les plus éclairants sur le redressement du Japon, *Embracing Defeat* de l'historien américain John Dower. En outre, en 1945, le Japon était en cendres mais il avait connu la puissance : en 1905, sa marine avait coulé la flotte russe. Un fait d'armes qui lui avait permis de prendre place parmi les grandes puissances moins d'un demi-siècle après la réforme de Meiji.

Le contact avec l'Occident fut l'accoucheur d'une proto-modernité forgée au cours des siècles précédents plus qu'il n'en fut l'unique agent. Lorsqu'il sort de son isolement au milieu du 19^e s., le Japon est « en retard » politiquement et économiquement sur l'Europe mais il ne l'est pas du point de vue « civilisationnel ». En termes d'alphabétisation, de développement des villes et de culture urbaine – littérature populaire,

embryon de journaux –, l'archipel a un niveau comparable à celui de l'Europe de l'époque. Avec un million d'habitants, Edo – ancien nom de Tokyo – est aussi peuplé que Londres. L'essor du commerce, des transports, des lettres de crédits et d'un artisanat ingénieux ont en outre donné naissance à un puissant capitalisme marchand.

La modernisation nipponne est ainsi le fruit d'une histoire cumulative dans laquelle se fécondent mutuellement l'héritage local et les apports étrangers. Ce que l'on range sous le terme de « tradition » (croyances, conceptions du temps, du travail, de la relation à autrui...) n'est pas à opposer à la modernité mais plutôt à penser comme un ferment de celle-ci. Aussi, s'il y a eu depuis la modernisation des poussées de réaffirmation de l'héritage culturel, le Japon n'a pas connu de véritable crise d'identité.

S'il renonce à voir dans le Japonais un samouraï potentiel, dans la Japonaise une ménagère soumise attendant son mari « croisé de l'entreprise » ou dans la jeunesse autre chose que les « déjantés » de certains quartiers, le voyageur apprendra beaucoup de ce pays et notamment à décentrer ses problématiques et donc à les enrichir. Il verra également comment des questions communes aux pays avancés peuvent se poser en des termes différents dans un type de société singulière. La meilleure manière d'entrevoir cette altérité est de se laisser porter par la Ville.

LA VILLE PAS À PAS

Autant que par le monumental – l'héritage ou l'architecture moderne dont Tokyo est riche –, le Japon se découvre dans les miettes du quotidien. Le grand collage architectural de la capitale, son patchwork de styles et ses pastiches ne laissent pas indifférent l'amateur de déambulation urbaine. Mais, selon nos critères urbanistiques, les grandes villes japonaises sont « laides » par l'absence de cette harmonie qui concourt à la beauté des cités européennes... Même Kyoto. Ne pensez pas à Florence ! La beauté de Kyoto ne va pas vous assaillir. Elle se niche en archipel dans des temples, des jardins et certains quartiers coincés entre des grandes artères sans intérêt.

À Tokyo, plus encore, l'impression de confusion domine : cacophonie de hauteurs et de styles, poteaux électriques... L'héritage historique n'y est en outre pas

aussi riche qu'à Kyoto, conséquence du séisme de 1923, des bombes incendiaires américaines et de la spéculation foncière des années 1980. Et pourtant, si l'on bifurque dans une petite rue entre les blocs d'immeubles, on tombe dans un tissu urbain fluide et amène. Inopinément, la temporalité a basculé : du temps pulsé de la Ville, on passe à celui, paisible, du village.

C'est de ces lacs de petites rues, de venelles sans issue parfois, que sourd ce qui fait le charme de la Ville japonaise et de Tokyo en particulier : un état d'esprit. Une urbanité qui doit moins à sa matérialité qu'à l'« être ensemble » de ses habitants. La voiture est ici une intruse, le piéton et le vélo y sont rois. Maisons individuelles, jardinettes, petits commerces... Tout cela n'est pas d'une facture architecturale qui retient l'attention. Mais il règne dans ces « villages » urbains un vrai « bonheur de la rue ».

Où sont-ils ces « villages » ? Un peu partout. Dans les quartiers de Hongo, Ueno, Uguisudani, Yanaka... Dans ce que l'on appelait autrefois la « ville basse » (*shitamachi*), celle du petit peuple. Mais cette double texture urbaine, cette constellation d'univers qui coexistent et s'emboîtent, se retrouve également dans les quartiers huppés où prévaut encore une certaine mixité sociale.

Dans les petites rues, se succèdent sur le pas des portes plantes vertes en pot, arbustes en fleurs, bambous... Parfois désuète mais abondante, cette verdure en pointillés donne une gaieté particulière à la rue. Et, paradoxalement en pleine ville, on sent le rapport particulier que les Japonais entretiennent à la nature. Un attachement élevé au rang d'une esthétique – qui ne les a pas empêchés de se livrer à un saccage de leur environnement au cours de la grande croissance économique (1960-1980).

Sensibles aux cycles naturels, les Japonais se plient à leurs effets : la fragilité de toute chose. Une conception du temps qui incite à vivre l'instant, à être disponible : un goût pour le présent et ses plaisirs qui s'exprime à la nuit tombée dans l'atmosphère bon enfant des myriades de bistrottes et de petits bars. Un autre des charmes de Tokyo, et non des moindres pour les noctambules – qu'il s'agisse des hommes ou des femmes –, c'est la sécurité de ses nuits.

Philippe Pons